VOL. LIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 13 FEVRIER 1924 — No. 12

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

MANITOBA
PUBLIE ET IMPRIMÉ
S LES MERCREDIS

s communications concernant
nal ou l'imprimerie devront être
ées :

Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN

42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

DECES

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Jean-Baptiste Côté, décédé dimanche dernier à l'Hôpital de Saint Boniface.

M. Côté était natif de Grondines, Québec; il vint s'établir à St-Boniface il y a 27 ans et fut comptable de la maison Guilbault et Cie, pendant quelques années, puis devint ensuite l'un des associés de cette maison de commerce; il quitta le commerce pour prendre la gérance de la compagnie d'assurance "The Universal Life Assurance Company"; Il accepta ensuite la position de greffier de la ville de St-Boniface, poste qu'il occupa pendant plusieurs années; puis il se lança ensuite dans les affaires générales et dans l'exploitation de grandes fermes le long de la rivière Assiniboine.

M. Côté a joué un rôle notable dans la vie financière et commerciale de notre ville.

Doué d'une vive intelligence il était prompt à saisir le point important dans une affaire et il fit preuve toute sa vie d'une grande activité; il fut toujours fidèle à ses amis.

Il n'était pas homme à parler souvent des charités qu'il pouvait faire, mais nous savons qu'il porta toujours un grand intérêt à nos orphelinats et qu'il fut toujours parmi les généreux contributeurs à ces oeuvres de bien.

Ses amis regrettent sa mort et ils prient son épouse de vouloir bien accepter l'expression de leur vive sympathie.

Outre son épouse et sa petite fille Marie Thérèse, il laisse pour pleurer sa perte ses soeurs Madame J.-S. Marcotte, Mademoiselle Louise Côté, Rév. Soeur François, de Montréal, Madame Robitaille, de Deloraine, Man.; son beau-frère et sa belle soeur M. et Mme A. Lafrance de St Boniface.

Le service funèbre a eu lieu ce matin à la cathédrale de St-Boniface au milieu d'un grand concours d'amis qui ont voulu déposer sur sa tombe une sincère prière.

Les porteurs étaient: l'Hon. Sénateur Bénard; l'Hon. P. A. Talbot; MM. H. Béliveau; J.-J. Lavoie; A Gauvin A. Larivière; Dr Laurendeau et Joseph Bernier.

CHOSES D'EUROPE

La Politique Anglaise et le Palatinat

On se rappelle ces incidents de tribune soulevés au Palais Bourbon, par M. Herriot réclamant le maintien de l'accord avec l'Angleterre. M. Poincaré y a répondu en assurant le Parlement qu'il y mettait tous ses soins. Mais, toute sa bonne volonté n'y suffira pas s'il n'y ajoute la vassalité de la France.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'une nation quelconque ait pu s'entendre avec l'Angleterre sur un pied d'égalité; il faut qu'elle y trouve son bénéfice au détriment de son allié ou qu'il entre dans le sillon de sa politique.

Il est inutile de remonter à 1914 pour le démontrer; tout ce qui se passe depuis 1918 en peut servir d'exemple: Constatinople, Smyrne, Jérusalem, Athènes, Dantzig, la Ruhr sont les étapes de cette main-mise sur le traité de Versailles que la Grande-Bretagne n'entend appliquer que suivant ses vues et son bon plaisir, et sans plus se soucier de ceux qui ont les mêmes droits qu'elle, ou des droits même supérieurs à la stricte application du traité.

Ce qui s'est passé dans le Palatinat fournit une nouvelle preuve d'un égoïsme qui seul retarde l'application de la paix en Europe.

Un gouvernement séparatiste s'est constitué sous le nom de République palatine, et ce gouvernement, qui est, [illegible] réclamé par la population demande que la Commission interalliée, en vertu des articles de la Société des Nations et du Traité de Versailles, reconnaisse sa validité.

Il semblait naturel que cette commission où tous les [illegible] sont représentés, fut chargée du soin d'enquêter sur la valeur de ce nouveau gouvernement, et s'il répond exactement au voeu du pays palatin. L'Angleterre ne l'a pas admis. Elle entend faire l'enquête toute seule, non point par un délégué venu de Londres, ni par son représentant à la Commission interalliée — ce qui est tant soit peu injurieux pour ce dernier — mais par son conseil à Munich.

Or, nul n'ignore que Munich est le siège du pangermanisme, que c'est de là que sont partis les mouvements contre le Reich et son unité, que c'est également de là que sont venus les émissaires qui ont assassiné le docteur Heintz et quatre de ses amis. Ces seuls faits auraient du s'il en avait eu le droit, faire choisir à Lord Curzon un enquêteur moins disqualifié que son consul de Munich dont on connait les condescendences à l'égard de la Bavière. Mais, ce droit, Lord Curzon ne l'avait pas.

La Commission interalliée est souveraine dans le Palatinat et met son pouvoir et passer outre à ses droits serait vouloir créer, de gaieté de coeur, un conflit. Est-ce là ce que désirait Lord Curzon, qui a eu la spécialité de brouiller les cartes des alliés?

On voit combien il est difficile de s'entendre avec les Anglais; ce qui n'est pas une raison pour s'incliner constamment devant leurs méthodes de chantage.

L'occupation des territoires rhénans est, de par le traité, interalliée; son organisme est interallié; l'enquête doit donc être interalliée ou pas du tout.

J. L.

LE DINOSAURE PONDEUR OU L'ARRIVISTE MALGRE LUI

Dans un désert de Mongolie, qui était peut-être en ce temps un jardin plein d'eaux jaillissantes, un dinosaure pondit un oeuf. Dix millions d'années plus tard, un photographe américain découvrit l'oeuf et fit grand état de sa trouvaille.

Cela ne nous rajeunit pas, dira-t-on. Ce n'est pas bien sûr. Demandez aux acheteurs de marks si l'inflation les enrichit. On spécule sur le temps et l'année perd de sa valeur en s'éloignant. Nous nous doutions bien de la chose en considérant la longévité merveilleuse de notre père Adam, des patriarches d'Israel et de l'ancêtre Mathusalem, premier en date des "recordmen". Sans doute, ces gens-là ne vivaient guère plus longtemps que nous; mais on évalue leurs années d'existence un peu de la façon dont on calcule ce que pouvait représenter en francs la fortune d'un Athénien qui possédait sous Périclès dix mille drachmes d'argent; d'où l'on conclut, par l'examen de son train de maison, qu'on vivait en ce temps-là à meilleur marché qu'aujourd'hui: pétition de principes fort insignifiante mais qui satisfait à la fois l'imagination curieuse du passé et le besoin naturel à l'homme de se plaindre du temps présent, de songer avec mélancolie qu'il est venu sur terre, par un fâcheux hazard, dans le court et sombre intervalle qui sépare deux âges d'or.

"L'Arc de vérifier les dates" nous enseigne que Dieu créa l'homme 4,963 ans avant la naissance du Sauveur. Bossuet n'accepte pas ce chiffre et pense que la création est antérieure de 4,004 ans à la Rédemption. Ne choisissons pas entre ces augustes autorités, mais admirons un goût de la précision qui s'est bien perdu depuis lors. Comment être précis quand on joue avec les millions; un de plus, un de moins, cela n'a aucune importance: il suffit qu'on voie grand. Je penche cependant à croire qu'on voit petit, et que ces dix millions d'années ne sont, comme les quatre mille de l'aigle de Meaux, qu'une façon de parler: le temps reste le même; seulement on le divise davantage, tant qu'on ne le mesure plus que par approximation. Imaginez un mégalomane plein de dissimulation, qui, pour faire plus d'effet prendrait pour calculer, la circonférence terrestre et, sans nous avertir, le millimètre pour unité.

Je doute que la science ait rien à voir en ces calculs; la raison de mon doute est que nous recevons d'Amérique ce beau don d'un passé incommensurable. L'Amérique est le pays des imaginations grandioses et des informations sensationnelles, mais controuvées. Outre-mer, comme chacun sait, où tous les marchands de journaux deviennent milliardaires, et au lieu d'en vendre en achètent, il ne s'agit point d'être exact, mais d'être surprenant et de battre tous les records. Le correspondant romain d'un grand journal de Chicago ne nous apprenait-il pas, voici quelques jours, que le Pape, malgré l'opposition des cardinaux, allait promulguer un nouveau dogme et déifier la Sainte Vierge. Cette nouvelle, qui nous a fait sourire, a dû produire là-bas un gros effet d'émotion.

Mais il est frappant que la découverte de ces oeufs (je disais un, ils sont vingt-cinq) ait tant occupé l'opinion, ait été à les faire passer pour une des merveilles du monde. Ni leur beauté, ni leur fraicheur (ce qui a du prix pour les oeufs), ni leur utilité pratique ne justifie tant d'intérêt. Tout leur mérite vient de ce qu'ils sont rares et anciens et cependant nouveaux pour nous. On remarque que ces qualités-ci leur sont justement étrangères; eussent-ils été nulle, ou pondus de la veille, ou conservés depuis un siècle dans un musée préhistorique, ils eussent passé inaperçus. Cependant, leurs vertus intrinsèques (si j'ose dire) auraient été les mêmes.

C'est ici que le moraliste lève le nez et se mêle, comme il convient, de faire des remarques blessantes que personne ne lui demandait. Il promène son regard sur le monde et observe avec un sourire que ces oeufs de dinosaure sont un symbole des fausses réputations, qui tirent leur vogue des circonstances où le mérite n'a rien à voir.

Une actrice perd son collier, la voilà célèbre aussitôt, non comme distraite, mais comme actrice; et son étourderie consacre son talent, y supplée au besoin. Un romancier fait savoir au public qu'il est le plus gras de sa génération: on s'arrache ses livres, le plus fluet de ses rivaux (ou le plus pornographe) pourra seul lui disputer la palme du succès. Un ministre établit son renom d'homme d'état en devenant champion de golfe. Ainsi du reste. La belle barbe, le beau cheval, les amours romanesques d'un général inconsistant n'ont-ils pas failli naguère l'élever à la dictature?

Le besoin d'enthousiasme n'a pas crû cependant; la crédulité, pas davantage; ce sont des sentiments essentieds qui ne connaissent pas de variations. Seul le sens de l'exploitation a fait quelques progrès en audace et en abondance. Peut-on dire que le goût public soit moins pur qu'autrefois? Il est plus incertain. Dans le temps que l'on proposait moins d'objets à son choix, il pouvait s'exercer avec moins de hâte, moins de trouble, et sans doute ces objets étaient eux-mêmes triés avec assez de soin par des personnes informées. Cela, qui restreignait les chances d'erreur, ne les éliminait pas; et l'histoire, les lettres, les arts ou la science conservent la mémoire d'assez de fausses préférences pour que nous ne soyons pas trop offensés par notre propre stupidité. Notre goût, ce sont les influences extérieures qui le corrompent; faute de temps, d'attention, de compétence universelle, nous nous laissons prendre aux apparences; le bruit, l'éclat, nous étourdissent nous acceptons à l'aveuglette, mais non point délibérément, les réputations sur la foi des affiches. Il est bien évident, que tel qui consacre tout son effort à attirer sur lui l'attention du public y réussira mieux que cet autre, qui poursuit, dans l'obscurité, sa marche à la perfection.

Au demeurant, nous payons en monnaie de singe notre tribut d'admiration à tous ces faux-semblants. L'échange ne fait pas de dupes. Notre légèreté, qui nous empêche de choisir, nous protège d'être retenus. Un "clou" chasse l'autre (c'est le cas de le dire). Et la vogue éclatante est brève; nous sommes pris par trahison; nous trahissons tout aussi vite. Rien n'est plus consolant que de fueilleter les vieilles collections de feuilles d'actualité; c'est un magasin d'accessoires informes dont on a oublié l'usage; ils ne répondaient pas aux besoins essentiels de l'esprit.

La gloire qui chemine lentement, résiste mieux aux coups: la grande oeuvre ne se propose pas, elle s'impose; on finit par la découvrir, sans qu'un intermédiaire véreux essaye de nous la "refiler": elle n'est pas d'actualité, le "manager" la méprise. C'est sans doute pourquoi nous y tenons si fort, il semble que nous ysoyons pour quelque chose; elle est une revanche de l'indépendance du goût, si fréquemment trahie. Il faut admirer, dans ce cas que le goût, s'il est tardif, ne se trompe guère et demeure si fermement attaché aux oeuvres qu'il élit, c'est peut-être une simple affaire d'habitude.

Considérons avec pitié cette dinosaure pondeuse (il s'agit, je pense, d'une femelle), triste symbole de l'arrivisme. Elle a mis qqatre mille ans à arriver (dix millions au cours du change); elle arrive enfin (et dans quel état! dirait Capus). Une si lente ascension méritait une longue célébrité: dans un mois, elle aura passé, et rejoint, dans l'obscurité, son aristophanesque ami, l'hippocampéléphantocamelos. Pourquoi cette vogue éclatante, cette chute si prompte? Peut-être cet oeuf qu'elle pondit dut-il sa renommée, plutôt qu'à sa mère, au photographe américain; au bout de tant de siècles, l'oeuf parvient à la gloire, et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

(Le Figaro) **Louis Martin-Chauffier**

QUELQUES CHIFFRES

Le directeur de l'enseignement libre du diocèse de Vannes a relevé quelques chiffres intéressants dans le rapport présenté à l'inspecteur d'Académie de Vannes au préfet du Morbihan sur la situation de l'enseignement public et privé dans le département. Nous le reprenons à notre tour, car de leur examen se dégagent d'importantes conclusions.

Tout d'abord, voici, en 1922, le total pour la France entière des enfants fréquentant les écoles: 4,236,000, tandis qu'il avait été, l'année précédente, de 4,451,000. Cela représente, d'une année sur l'autre, un déchet de 215,000 enfants d'âge scolaire, c'est-à-dire de 6 à 13 ans. Cette diminution de la population scolaire nous fait constater la baisse de la natalité, et ainsi le grave problème de la dépopulation se pose une fois de plus à notre attention. Où irons-nous et que deviendra à tous les points de vue la France si le nombre de ses enfants diminue dans de telles proportions d'une année à l'autre?

L'inspecteur d'Académie de Vannes établit ensuite la proportion pour la France entière entre les élèves des écoles publiques et ceux des écoles libres: 3,403,00 dans les premières, 833,000 dans les secondes.

Ainsi les trois quarts des enfants reçoivent une éducation "laique," et un quart seulement l'éducation religieuse. La proportion est effrayante si on considère les résultats auxquels elle nous conduit. Voilà en effet les trois quarts de l'enfance à qui on ne parle jamais de Dieu à l'école si ce n'est pour le nier ou le blasphémer. Sans doute, beaucoup de ces élèves vont au catéchisme, ne serait-ce que pour être admis à la première communion.

Mais hélas! en beaucoup de pays les catéchismes eux-mêmes sont désertés, parce que des parents, devenus indifférents, parce que, eux aussi, ont reçu une instruction laique, n'attachent aucune importance à la formation religieuse. Ils la sacrifient facilement à la préparation au certificat d'études, à la crainte de l'instituteur sectaire, à

(A suivre en page 4)

NOS GRANDS CHEFS

La guerre a fait surgir une pléiade de grands chefs tels que, les temps de Louis XIV et de Napoléon exceptés, on en avait jamais vu de si grands et de si nombreux à la tête de nos armées. Notre reconnaissance, qui va de l'un à l'autre et ne choisit pas, voudrait leur payer sa dette à tous et à tous ensemble. C'est ce que vient de faire le colonel Rousset dans un livre que chacun devrait avoir sur sa table et mettre dans la bibliothèque de ses enfants et petits-enfants. Ce volume des "Grands Chefs de l'Armée Française" édité avec le luxe qui convient pour une publication destinée à rester, s'ouvre par une galerie des maréchaux, se continue par une salle des portraits où sont groupées les images de tous ceux qui peuvent à bon droit revendiquer une part dans la victoire.

Quand je dis "tous", je sais bien que l'expression est inexacte ils sont trop, l'auteur a du, parmi l'élite même, faire choix d'une élite. Il s'excuse auprès de ceux qu'il n'a pu comprendre dans ce magnifique ordre du jour et nos regrets se joignent aux siens. Du moins voici les plus grands — primi inter pares — tels que leurs traits doivent se fixer et leurs états de services s'inscrire dans nos mémoires.

* * *

Ce sont, presque tous, de petits chefs-d'oeuvre, que ces portraits en quelques pages, mais où tous les mots portent. Vous en croirez volontiers un juge qualifié entre tous et qui n'a pas réputation de bénisseur. C'est M. Raymond Poincaré. Vos portraits, écrit-il au colonel Rousset, sont d'un maître, et tous sont dignes des modèles.

Ce qui a singulièrement aidé l'écrivain dans sa tâche, c'est que tous ceux dont il s'est fait le portraitiste, il les avait eus les uns pour camarades ou collègues à l'école de guerre, les autres, le plus grand nombre, pour élèves. Quels élèves! Et quel témoignage ils portent pour l'enseignement reçu! Dans l'espace limité dont il dispose pour chacun, le colonel Rousset trouve moyen, non pas seulement de retracer une belle carrière militaire, mais de faire vivre l'homme, de souligner les traits de la physionomie, d'évoquer l'allure, la manière et l'accent.

J'en prends un comme exemple, et je le choisis uniquement parce que ce portrait est celui d'un disparu : le général de Maud'hui, brave entre les braves, le type du chef populaire et déjà légendaire. Messin, il doit à ses origines et tient de son père l'héritage de ces vertus simples et modestes qui furent de tout temps comme un trait du caractère propre aux officiers originaires de nos provinces de l'Est. Chasseur à pied, il a contracté avec les petits vitriers une union qui ne finira qu'avec sa vie. Après la bataille de Morhange, la division qu'il commandait, 16e du 8e corps, dut battre en retraite. "Seulement, cette retraite Maud'hui ne voulait pas qu'on l'appelât par son nom, et, pour convaincre ses soldats qu'il ne reculait pas, il ordonna aux musiques de jouer sans interruption le refrain belliqueux "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine". Le 22 novembre 1918, il était nommé gouverneur militaire de Metz. Dans l'ivresse de sa joie, il faisait un aveu charmant où ceux qui le connaissaient trouveront comme un reflet de son âme de cristal. Eh bien.. êtes-vous content? — Si je suis content? répondait-il. Je le suis tellement que, si le bon Dieu m'appelait aujourd'hui dans son royaume, je lui dirais: "Pardon, pardon. Je reste ici, je suis gouverneur de Metz"

Et voici la finale de ce portrait enlevé, brillant et claironnant: "Le souvenir vivra longtemps de ce chevalier d'un autre âge qui apparaissait dans notre siècle utilitaire comme un réplique des D[illegible]

(A suivre en page 2)

NOS GRANDS CHEFS

(Suite de la page 1)

Guesclin et des Bayard. C'était un animateur, un magnifique meneur d'hommes, dont la foi communicative avait des élans contagieux et profonds. Quand les poilus le voyaient venir [illegible] de son inséparable pipe [illegible] et porteur d'espérance, ils subissaient une sorte de [illegible] magnétique qui les ramenait à la confiance.

Ainsi en est-il de ces [illegible] lignes quarante portraits [illegible] che familière que tantôt illustre une anecdote et tantôt [illegible] souvent personnel [illegible] vent tous les genres et tous les tons sans jamais tomber dans la sécheresse impersonnelle de la notice. Et cela tient de la gageure. Mais il fallait la gagner.

* * *

Est-il besoin de dire qu'un historien militaire de la valeur du colonel Rousset ne pouvait se contenter de présenter une série de figures individuelles, si ressemblantes et vivantes qu'on les imagine. En [illegible]

[illegible]

Rousset [illegible] de guerre et ceux mêmes qui n'y avaient point passé étaient tellement imprégnés de son esprit qu'ils semblaient s'en inspirer sans aucune peine. Laissons donc les impuissants médire d'elle et les jaloux caqueter contre les [illegible]

[illegible]

* * *

[illegible]

Maud'huy, les Humbert, les Gouraud [illegible] le général Mastre, un des plus beaux cerveaux, une des intelligences les plus fines et les plus cultivées de notre armée. Et avec quelle émotion douloureuse ne lisons-nous [illegible] colonel Rousset terminant son portrait par ces lignes par lesquelles [illegible] du général Brun [illegible]

[illegible]

RENÉ DOUMIC
de l'Académie française.
Le Gaulois

SERVICE DE BUFFET EN SECONDE CLASSE

Le Chemin de Fer National du Canada, dans ses wagons de colons [illegible] entre Toronto et Winnipeg [illegible]

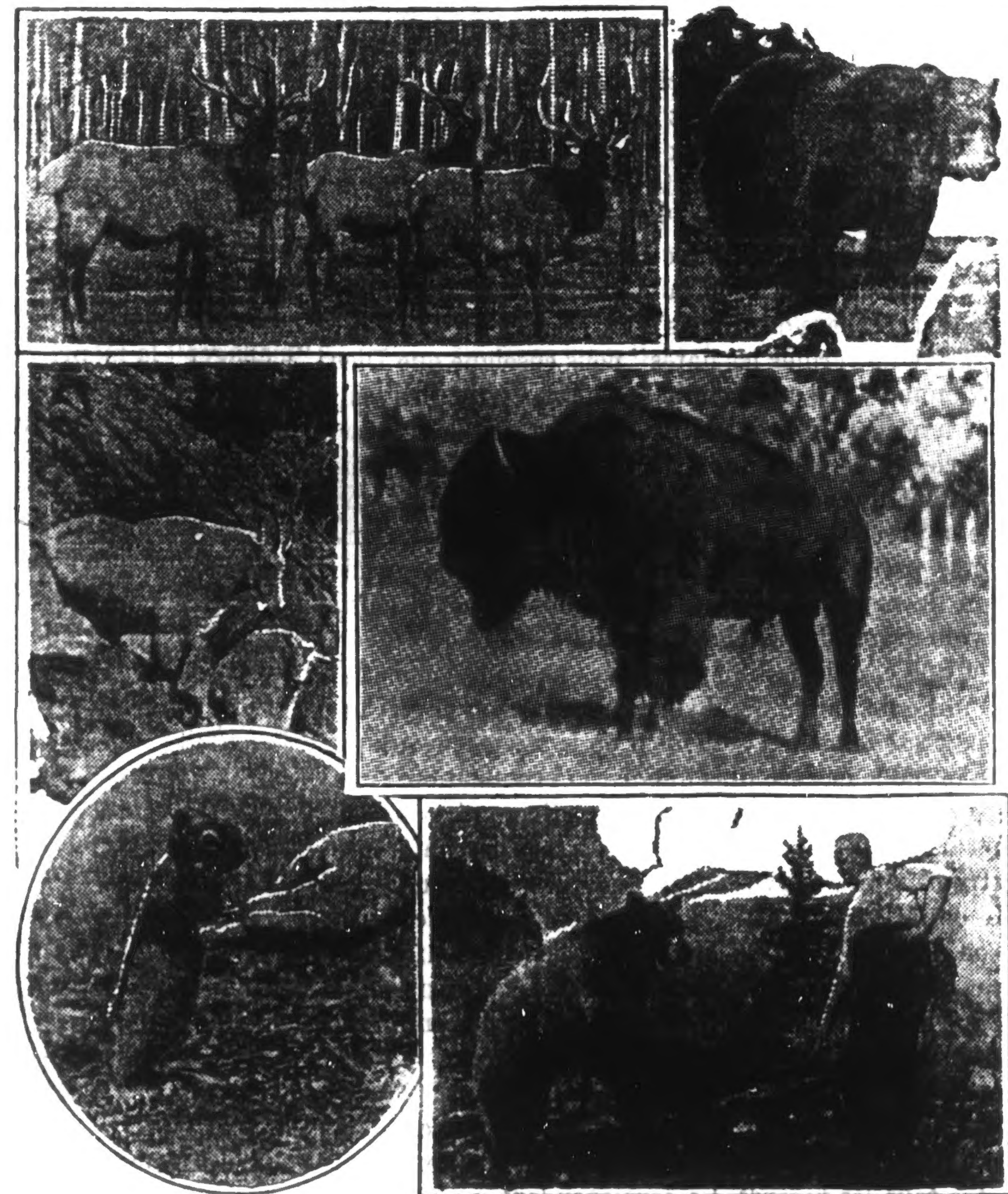
[illegible]

M. Walter Pratt, gérant général du service des wagons-lits, des wagons-restaurants et des hôtels du Chemin de Fer National du Canada, eut cette idée d'offrir des repas chauds ou froids à ces passagers de seconde qui n'ont pas le choix de provisions de bouche [illegible] le départ du train [illegible]

[illegible]

Actuellement ce service de buffet n'existe que sur sept ou huit wagons de colons, mais si l'expérience, comme on le croit, prouve être satisfaisante le service sera étendu à tous les wagons de colons circulant sur les lignes transcontinentales.

LES PARCS NATIONAUX CANADIENS
PARADIS DES ANIMAUX SAUVAGES



GRACE aux intelligentes mesures de protection qui ont été adoptées en Canada, les animaux sauvages -- dont quelques espèces étaient menacées de destruction complète -- se sont multipliés dans nos parcs nationaux. A Jasper Park par exemple, un territoire de 4,400 milles carrés, le plus grand affecté à des fins de conservation, les ours, les chevreuils, les orignaux, les chèvres de montagne, les castors et autres intéressants animaux vivent dans un milieu idéal. N'ayant à craindre ni chiens, ni chasseurs, ils se laissent apprivoiser facilement.

Le Parc Wainwright, à l'est d'Edmonton, sur le parcours du Chemin de fer national du Canada, fournit une autre preuve de la possibilité de conserver le gros gibier. La vit en liberté le troupeau de bisons composé originairement des 716 buffles et vaches achetés aux Etats-Unis par le gouvernement canadien et qui s'est multiplié à tel point qu'il a fallu l'automne dernier occire environ 2,000 jeunes buffles. Malgré cette exécution la survivance de ce magnifique quadrupède est si bien assurée que l'on projette de détacher du troupeau de Wainwright deux mille autres bisons et de les mettre en liberté dans les solitudes du nord canadien où ils seront toutefois protégés contre l'esprit exterminateur des chasseurs.

A Wainwright l'on trouve encore des caribous et des yaks, deux animaux extrêmement rares qui ont été conservés par les soins de l'Etat et qui se multiplient sous sa protection.

Pour revenir à Jasper Park, les nombreux touristes qui l'été, visitent la colonie de chalets rustiques et confortables administrée par le Chemin de fer national du Canada sur les bords du Lac Beauvert, ne se lassent pas d'étudier les moeurs des animaux sauvages qui peuplent le parc. C'est pour eux une source d'étonnement et de joie de suivre les mouvements des ours noirs et bruns, devenus aussi familiers que des chiens Saint-Bernard, ou de rencontrer des chevreuils à quelques verges des chalets. La chèvre de montagne elle-même, le plus timide des animaux avec l'antilope, se laisse souvent approcher par les photographes amateurs qui la suivent sur les pentes abruptes des montagnes d'où elle ne descend que pour brouter l'herbe tendre qui pousse sur les pentes des Rocheuses.

Outre le plaisir qu'il procure aux touristes le Canada est appelé à retirer un profit substantiel des Parcs Nationaux et particulièrement du Parc Wainwright où il est nécessaire de tuer de temps en temps un certain nombre de bisons dont la chair et les peaux sont vendues à bon compte.

Mais le principal avantage de ces parcs est sans doute d'offrir une retraite sûre à d'intéressants animaux et de conserver, pour la joie et l'instruction des générations à venir les spécimens les plus rares et les plus curieux de la riche faune canadienne.

LE RAPATRIEMENT DES CANADIENS-FRANCAIS

M. J.-E. Laforce, agent général de la colonisation et du développement du Chemin de Fer National du Canada dans la Nouvelle-Angleterre a déclaré, lors d'une récente visite à Montréal, que le mouvement de retour que l'on remarque parmi les Canadiens-Français émigrés aux Etats-Unis va s'accentuant et sera probablement fort important cette année.

Depuis décembre 1923, dit M. Laforce, le Chemin de Fer National du Canada a ramené en Canada au moins 100 familles par semaine. La plupart venaient du Massachusetts. Elles se sont dirigées sur différents points de la Province de Québec.

En passant, M. Laforce a loué le travail accompli aux Etats-Unis par MM. Arthur Lemont et Carolus Laurier, les représentants du gouvernement canadien.

Après quelques heures passées à Montréal M. Laforce est retourné à Boston, où il a son bureau, pour continuer le travail de rapatriement qu'il poursuit avec tant de succès.

QUELQUES CHIFFRES

(Suite de la page 1)

la peur d'être accusés de cléricalisme. Si dans les faubourgs de Paris et des grandes villes on établissait la proportion des enfants qui suivent les catéchismes plus ou moins régulièrement et de ceux qui les ignorent complètement, on serait effrayé.

Et combien de ceux qui les fréquentent n'en emporte qu'un vernis de religion tellement superficiel qu'il disparait au moindre contact avec l'incrédulité ou le vice, dans la promiscuité des usines, des ateliers, de la caserne! Ne cessons jamais de le proclamer hautement en face des catholiques qui recouvre d'un optimisme béat ce qui n'est que faiblesse et lâcheté, et qui ne s'accomodent si facilement de la laicité que pour s'éviter le désagrément de la combattre; si les élites sociales et intellectuelles s'améliorent, les masses glissent de plus en plus dans l'indifférence religieuse et le matérialisme, et le paganisme fait chez elles des progrès d'autant plus effrayants qu'il est une dégénérescence d'une population jadis foncièrement chrétienne, corrupto optimi pessima, et qu'il provient d'une oblitération du sens religieux.

* * *

Remarquons cependant que là où les enfants ont le choix entre les écoles, parce qu'ils ont à leur disposition non seulement dans les villes, mais même dans les bourgs et les villages, des écoles libres et des écoles publiques, nombreux sont ceux qui choisissent les premières. Il en est ainsi dans le Morbihan où l'on comptait, le 1er décembre 1922, 40,096 élèves dans les écoles libres et 33,256 dans les écoles publiques, soit une différence de 6,840 en faveur des écoles libres.

Se fait on une idée de l'effort que représente un pareil succès? Que sans ressources budgétaires assurées on ait pu tenir ainsi pendant quarante ans en face d'un enseignement qui puise le nécessaire et même le superflu dans les caisses sans fond de l'état; que, réduits à un traitement souvent insuffisant, en face des maitres de l'enseignement public largement payés, les maitres de l'enseignement libre aient poursuivi pendant quarante ans, avec persévérance et dévouement leur tâche quotidienne; que les populations, malgré les avantages de toutes sortes faits à leurs enfants dans les écoles publiques, malgré la pression officielle, malgré les séductions du fonctionnarisme auquel elles ne préparent, hélas! que trop, aient gardé leur fidélité à l'enseignement chrétien, et qu'au bout de quarante ans de persécutions brutales ou sournoises qui ont fermé beaucoup de ses écoles et dispersé ses maitres congréganistes, l'école libre l'emporte encore sur sa rivale en apparence toute puissante, voilà qui est merveilleux et fait le plus grand honneur au diocèse de Vannes.

Mais, hélas! il n'en est pas de même partout. Dans nombre de départements on n'a pas la foi bretonne, on n'a pas disposé de ressources suffisantes en maitres et en argent, et, peu à peu, les écoles se sont fermées.... Il en est qui n'ont plus d'écoles libres de garçons et ainsi, selon la méthode du sectarisme froid et implacable, prôné à la tribune de la Chambre par M. Avril, député des Côtes-du-Nord, on fait mourir lentement l'enseignement libre d'inanition et on établit le monopole de la laicité sans le secours d'aucune loi.

Ne nous endormons pas sur le mol oreiller d'une sécurité trompeuse. Cette crise des ressources de l'enseignement libre en hommes et en argent qui est mortelle dans un certain nombre de régions, s'accentuera partout, même dans des départements encore florissants tels que le Morbihan, à cause de la concurrence déloyale de l'Etat qui réserve à ses écoles seules les ressources du budget national alors qu'il impose aux deux enseignements publics et privés des charges égales.

Les programmes des examens primaires sont de plus en plus alordis, et pour obtenir les brevets qui leur permettront d'enseigner et de diriger des écoles, les maitres et maitresses de l'enseignement libre doivent faire des efforts de plus en plus considérables, sans le moindre secours de l'Etat. Et cela, pour mener ensuite une vie difficile avec des traitements dérisoires, et précaires, parce qu'elle ne permet pas d'assurer par des économies suffisantes le risque de maladie et d'invalidité, et la vieillesse et souvent pour renoncer aux joies de la famille, car comment élever ces enfants, un seul même, avec les traitements de 2,000 francs par an que l'on donne, en certains diocèses, aux maitres des écoles chrétiennes? Ainsi, faute de ressources suffisantes le recrutement des maitres devient de plus en plus difficile et, ajoutons-le, de moins en moins bon, faute de choix.

Le seul remède à tout cela, le seul moyen de combattre le paganisme et le matérialisme montant de plus en plus et tarissant jusque dans sa source première la population française, c'est de maintenir les écoles chrétiennes existantes, c'est d'en multiplier de nouvelles; et, pour y parvenir, revendiquer pour le quart de la jeunesse française que la confiance des parents, au nom de la liberté d'enseignement, envoie à l'école libre le quart de ses ressources nationales que, par une injustice criante, l'Etat réserve pour les seules écoles publiques. C'est, en un mot, exiger comme un droit la Répartition proportionnelle scolaire. Sans cette réforme, c'est pour nos écoles la mort ou l'insignifiance dans un bref délai; avec elle, c'est la conquête des masses. Voilà pourquoi nous la refusent sans discussion, nos adversaires, les sectaires brutaux qui viennent de tenir leur "Semaine laique" comme les sectaires edulcorés du parti démocratique et social dans leur manifeste programme; et voilà pourquoi aussi nous devons la réclamer.

(La Croix) Jean Guiraud

L'ORIGINE DE LENINE

En annonçant dans nos dernières éditions la mort de Lénine, nous avons donné de lui une courte biographie.

Rappelons que Lénine, de son vrai nom Wladimir Ilytch Oulianoff, était peut-être le seul vrai Russe de l'état-major bolchevik composé de juifs camouflés de noms russes mais il avait épousé une juive institutrice d'école primaire.

Né en 1870 à Simbirsk, où son père, directeur d'école primaire, appartenait à une famille de petits propriétaires aigris, Wladimir Ilytch fit ses études à l'Université de Kazan. L'exécution de son frère en 1887 pour avoir participé à un complot contre Alexandre III, développa dans son âme une haine farouche contre le tsarisme. C'est alors qu'il se maria avec la fille d'un petit fonctionnaire israélite, plus fanatique encore que lui, s'adonna à la propagande socialiste et fut envoyé en Sibérie, d'où il revint sous le nom de Lénine, devenu atrocement célèbre. Ce nom de Lénine avait été pris par lui en souvenir de sa déportation en Sibérie, où coule le Léna.

LA CRUAUTE DE LENINE

Pour M. Alexinsky, ancien député à la Douma, comme la plupart des Français, Lénine est un monstre:

"L'or est un instrument puissant pour conquérir le pouvoir sur les hommes. Et Lénine savait manier cet instrument comme personne autre. Lui, il n'avait besoin de rien... sauf son poste de dictateur auquel on n'avait qu'à obéir sans objections. D'autres avaient des faiblesses; sur ce tas sordide et gluant de ces faiblesses, il érigeait le trône de sa dictature.

"Lénine était-il cruel? Ne pose pas cette question ridicule. La pitié, qu'est-ce, qu'est-ce en comparaison du triomphe de la doctrine?

"Lénine était-il responsable de la terreur rouge, qui a occasionné la mort de 1,700,000 personnes, dont plusieurs centaines de mille de paysans et d'ouvriers, de ces mêmes paysans et ouvriers dont la doctrine représentait théorique ment tout le bonheur terrestre? La réponse à cette question, vous la trouverez dans les propres discours et écrits de Lénine. Avec la conviction d'un vrai maniaque, il y cultive tendrement le problème de la terreur. "Nous devons être implacables pour nos ennemis. Nous devons les fusiller sur place. Et on fusillait sur place sans compter, sans arrêt..."

LENINE A PARIS

Après les troubles qu'avaient suscités en Russie la désastreuse guerre de Mandchourie, Lénine fit un séjour en Suisse avec sa femme et sa belle-mère, Mme Kroupskaïa, puis il vint demeurer à Paris, où le Comité central du parti social-démocrate avait transféré son siège. Lénine, vivant pauvrement en compagnie de sa femme, rédigeait des journaux révolutionnaires, et passait ses journées à la Bibliothèque nationale où il lisait un nombre considérable de livres. M. et Mme Lénine s'étaient d'abord installés rue Lunain. Ils allèrent ensuite habiter non loin de là, rue Marie-Rose, un petit appartement donnant sur un jardin. Mme Lénine, grande femme, maigre, vêtue sans la moindre coquetterie, faisait le ménage et suivait les cours de la Sorbonne.

On a prétendu pendant la guerre, que lors de son séjour à Paris, Lénine avait fréquenté, rue de la Faisanderie, un salon politique qui passa depuis pour un centre de défaitisme. Lénine, l'affreux Mongol, sombre doctrinaire sans élégance, était bien capable de se frotter à un monde où il devait apparaitre comme un animal curieux, s'il jugeait ce milieu assez dépourvu de préjugés pour se laisser entamer par la propagande marxiste.

C'était un cynique. Un jour qu'un de ses amis politiques le voyait perdu dans un rêve, il lui demanda:

— A quoi songez-vous?

Et Lénine de répondre:

— J'invente un moyen pour nous procurer des mandats falsifiés, puisque nos adversaires paraissent être plus nombreux que nous."

Petites Annonces

50 SOUS PAR INSERTION

ON DEMANDE à cimmuniquer avec le propriétaire d'une bonne terre à vendre. Indiquer le prix et détails. D. F. Bush, Minneapolis, Minn.

Une femme fiable et énergique désirant de l'entrainement comme corsetière trouvera de l'emploi avec la SPIRELLA CORSET CO. devra parler et écrire le français et l'anglais. Travail en dehors payant. S'adresser : Tél. A. 2543 - 416 Avenue Block - rue du Portage - Winnipeg. 1 ins

MUSIQUE

"Record Exchange", Winnipeg - Disques usagés échangés à 20 pour $1.00. Aussi disques neufs pour vieux Disques de 20 langages différents.

ON DEMANDE un agent de St-Boniface pour représenter la Compagnie British Fire Insurance. Adressez-vous : British Traders Fire Insurance Company Limited, 290 rue Garry .... Winnipeg 2 ins